PAUL CLAUDEL
ANDRÉ GIDE

Correspondance

1899-1926

PRÉFACE ET NOTES
PAR ROBERT MALLET

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1949.*

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Extrait de la publication

Sans doute est-ce la première fois que deux écrivains — et qui plus est, deux écrivains d'une renommée prestigieuse — acceptent de laisser publier de leur vivant la correspondance qu'ils ont échangée. Certains esprits critiques pourraient voir dans ce consentement la manifestation d'un désir où la pudeur ne trouverait pas son compte en face d'une impatience mal contenue. Mais ce serait expliquer à la légère les mobiles d'une grave confrontation qui, pour être comprise, exige tout le poids de la plus objective attention.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un long échange de missives au cours duquel les correspondants ont reflété les fluctuations de leur vie matérielle et morale. Toutes les correspondances nous offrent des lettres-miroirs. Celle que nous publions aujourd'hui propose davantage : des lettres-bornes, des lettres qui jalonnent un itinéraire en précisant des lieux et des distances, des lettres qu'il faut lire non seulement entre les lignes dont elles sont tissées, mais dans les intervalles qui les séparent, des lettres irradiantes autant par tout ce qu'elles disent que par tout ce qu'elles taisent, des lettres enfin où s'élabore, grâce à un jeu constant d'oppositions et d'attirances, de réticence et de franchise, la progression divergente de deux consciences vers ce que chacune croit être son progrès.

Il s'agit en somme d'un dialogue qui ne peut être restreint au cadre d'une correspondance, pas plus qu'il ne peut être limité à la personnalité des deux correspondants. C'est pourquoi Paul Claudel et André Gide, convaincus l'un et l'autre de leur rôle symbolique où se résument en se cristallisant tant d'aspirations contradictoires, ont accepté de livrer des écrits dont la signification transcendante et l'interprétation — ils l'ont généreusement compris — ne leur appartiennent déjà plus.

★

Les deux écrivains ont correspondu pendant un peu plus d'un quart de siècle et voici maintenant près de vingt-cinq

Extrait de la publication

ans qu'ils ont cessé toutes relations. Il semble qu'en publiant leur correspondance on célèbre le cinquantenaire de leur premier échange de lettres [1]. Pouvoir considérer d'aussi longues périodes caractérisées si différemment, l'une par l'élaboration du lien amical, l'autre par son relâchement, avoir licence d'interpréter ensuite vingt années de désaffection hostile comme la suffisante durée d'une prescription, et lever cette prescription en faisant état d'un recul qui permet de divulguer sans gêne les arguments mutuels, tels sont les privilèges que l'âge a procurés à Paul Claudel et à André Gide.

Nous avons obtenu de l'un et de l'autre qu'ils nous communiquent toutes les lettres respectivement demeurées en leur possession. Une question préalable s'est alors posée : fallait-il effectuer un choix dans ces missives afin de publier uniquement celles qui présentaient un intérêt spirituel ou littéraire axé sur le problème essentiel des rapports entre les correspondants, ou bien convenait-il de livrer au public jusqu'aux plus insignifiants indices de leurs relations? Nous avons cru devoir choisir la seconde solution. Elle éclaire peut-être moins vivement, moins directement le cœur du débat, mais elle a le mérite de révéler l'ensemble de son système circulatoire. Si elle risque de lasser quelques lecteurs pressés, habitués aux « condensés littéraires », elle doit satisfaire tous ceux qui gardent le goût de l'initiative et savent apprécier les textes les moins importants auxquels la seule importance des signataires confère une valeur de document. Quant au danger d'une dispersion de l'intérêt, nous nous sommes efforcé d'y parer dans notre Introduction en soulignant les principales phases de cette correspondance qui se présente comme une série de passes d'armes entrecoupées de pauses.

Nous avons donc la satisfaction de publier cent soixante et onze lettres, c'est-à-dire l'intégralité des témoignages épistolaires préservés de la destruction. Le lecteur s'apercevra aussitôt qu'aux cent vingt-cinq lettres de Paul Claudel font écho seulement quarante-six lettres d'André Gide. Cette regrettable différence quantitative s'explique tout d'abord parce qu'André Gide a été un correspondant moins assidu que Paul Claudel [2]. Mais elle s'explique surtout par la destruction d'une partie des archives de Paul Claudel, lors du tremblement de terre de Tokio qui, en 1923, provoqua l'incendie de l'ambassade de France.

Afin de pallier cette infériorité numérique des textes d'André

1. Qui date d'août 1899. Lettre de Paul Claudel envoyée de Kuliang.
2. Il l'a reconnu lui-même dans plusieurs de ses lettres, notamment dans celle du 17 octobre 1908.

Gide, nous avons pensé qu'il serait opportun de joindre à la *Correspondance* tous les fragments du *Journal* d'André Gide qui concernaient Paul Claudel, en intercalant ces textes parmi les lettres, d'après leur date de rédaction. Un scrupule a empêché André Gide d'adhérer aussitôt à notre projet : les réflexions de son *Journal*, consignées le plus souvent sous la poussée d'impressions immédiates, ménageaient fort peu Paul Claudel et parfois même le malmenaient assez sévèrement. Nous avons fait part à Paul Claudel de cette hésitation d'André Gide. Et Paul Claudel, sans hésiter, nous a déclaré qu'il exigeait que les extraits parussent intégralement ou ne parussent pas du tout : « Il serait trop facile, a-t-il ajouté, de m'accuser d'avoir voulu tronquer les textes à mon avantage. »

C'est alors que nous avons désiré une seconde fois rétablir l'équilibre menacé, cette fois-ci, non plus par une différence dans le nombre des textes, mais par une différence dans leur ton. Et nous avons proposé à André Gide de publier une interview à l'occasion de laquelle Paul Claudel l'avait passablement maltraité. Cette interview, à elle seule, était de taille à contrebalancer toutes les pages extraites du *Journal* d'André Gide, la virulence des propos y suppléant à leur longueur. André Gide, très satisfait de pouvoir rendre la politesse à Paul Claudel, s'est empressé d'approuver notre intention. Ainsi est-il permis de dire que les partenaires ont tous les deux « joué cartes sur table » avec une droiture identique qui donne tout son prix à cette publication.

★

De 1890 à 1894, les « Cours du soir [1] » de Mallarmé attirent, parmi la foule des élèves studieux, deux jeunes gens dont l'un s'est déjà affirmé tout en violence et l'autre tout en subtilité, et qui reçoivent avec une identique ferveur l'enseignement du maître. Le premier a déjà fait de la vérité une conquête, le second est encore en quête de la vérité. Mallarmé, dans l'unité de ses propos, réalise ce miracle de fournir à deux natures si divergentes l'aliment capable de les exalter simultanément. Un tel parrainage spirituel n'est pas étranger au rapprochement initial de Paul Claudel et d'André Gide, bien que l'auteur de *Tête d'or* et celui des *Cahiers d'André Walter*, par un hasard capricieux, ne se soient jamais effectivement rencontrés dans le petit salon de la rue de Rome. Il a suffi que la rencontre

1. Expression employée par Paul Claudel dans *Positions et Propositions*. *N. R. F.*, 1928.

Extrait de la publication

ait eu lieu dans un même sentiment de vénération, pour que la sympathie naisse à la première occasion de contact réel chez Marcel Schwob. Celui-ci, avec sa coutumière sûreté de prospecteur, a su déceler les germes du génie dans les premiers écrits des deux jeunes gens qui se sont eux-mêmes mutuellement découverts et appréciés.

En 1893, Paul Claudel prend le chemin d'un exil professionnel dont son tempérament, mal préparé aux intrigues littéraires de Paris, saura non seulement s'accommoder, mais se servir afin de garder intacte, à l'écart des compromissions inévitables, l'intransigeante originalité de sa pensée.

André Gide, qui voyage lui aussi mais dans la seule servitude — car c'en est une pour lui — de ses besoins de connaissance, n'a pas perdu la trace du vice-consul de France à Boston, puis à New-York, nommé en 1896 consul à Foutchéou. Il lui envoie ses nouveaux ouvrages au fur et à mesure de leur publication. C'est après avoir reçu en 1899 le *Prométhée mal enchaîné* et *Philoctète* que Paul Claudel engage avec lui une correspondance qui prendra fin seulement près de trente ans plus tard.

En 1900, le consul profite d'un long congé en France pour consolider ses liens littéraires avec son correspondant parisien et pénétrer davantage dans l'intimité d'un esprit que la curiosité aimante vers lui, mais à qui une secrète intuition commande de ne pas conclure de pacte amical. La spiritualité tourmentée d'André Gide attire Paul Claudel. L'assurance prosélytique de Paul Claudel inquiète André Gide. Il semble que chez André Gide le désir de connaître l'œuvre prime celui de connaître l'âme et que chez Paul Claudel l'intérêt aille au secret de l'âme plutôt qu'à celui de l'œuvre, encore que chacun doive admettre l'impossibilité de séparer l'esprit de son expression et soit soucieux d'atteindre l'un par l'autre, et réciproquement. « J'avais comme un pressentiment, nous dira André Gide, de la gêne que Claudel serait pour moi plus tard, de l'étouffement que je risquais avec lui. Un instinct de préservation me dictait d'être méfiant. Je ne l'ai pas écouté. »

Si André Gide en 1900, malgré ses réticences, se laisse aller à l'amitié envers Claudel, c'est que finalement les possibilités de profit lui paraissent devoir être supérieures à celles de perte. Mais il agit, dans cette amitié naissante, avec une prudence qui permet à son goût de liberté de se réserver la solution de son choix. Il ne coupe pas les ponts puisqu'il continue à envoyer ses livres à Paul Claudel, et cependant il ne rapproche pas les rives puisqu'il s'exempte de lui écrire. Paul Claudel, que n'habite pas tant de complexité et que guide le seul désir

Extrait de la publication

de guider, adresse des lettres à André Gide jusqu'au jour où, lassé de « décharger ses épîtres dans le vide [1] », il se plaint du silence où se perdent ses propos et attend une réponse qui ne viendra pas.

A l'occasion d'un nouveau congé, en 1905, le contact sera repris entre les deux jeunes écrivains [2] : André Gide, de son propre aveu, est « ébranlé [3] » par l'une des récentes œuvres de Paul Claudel, l'*Ode aux Muses*, et le « remercie » dans une lettre de lui avoir procuré « cette nourriture [4] ». Paul Claudel, qu'encourage un tel mouvement, lui répond par retour du courrier pour lui manifester son désir de le revoir et entreprend, avant même de l'avoir revu, de lui démontrer, dans une nouvelle missive, « qu'il n'y a pas d'autre vérité que le Christ [5] ». Cette démonstration ne provoque pas de réaction visible de la part d'André Gide, dont le silence correspond à ce que pour d'autres représente l'éloignement.

La rencontre a lieu le 30 novembre 1905 chez Arthur Fontaine, grand ami de Francis Jammes, qui a organisé une réunion littéraire au cours de laquelle André Gide doit lire la dernière œuvre du poète d'Orthez : *l'Église habillée de feuilles*. Sans doute Paul Claudel interprète-t-il la lecture d'un recueil d'inspiration profondément catholique par l'organe d'un protestant comme une preuve de compréhension vis-à-vis du Catholicisme, et — pourquoi pas ? — comme le signe précurseur d'une conversion qu'il se doit de hâter. Aussi ne se gêne-t-il pas pour afficher avec animation ou, si l'on préfère, de toute son âme, des opinions religieuses assez catégoriques qu'André Gide, encore sous le coup de « marteau-pilon [6] », consignera le lendemain dans son *Journal*, en remarquant combien « la passion véritable est incommode à l'éloquence [7] ».

Cinq jours plus tard, Paul Claudel déjeune chez André Gide et, alors, il n'hésite pas à aborder de front le problème de la foi que son hôte s'est posé sans en trouver jusqu'à présent la solution, mais aussi sans vouloir la copier sur le cahier — pourtant grand ouvert — du bon élève presque provocant dans l'obligeance. Il lui demande avec une froideur qui rend sa question plus brûlante encore : « Pour-

1. Kuliang, 7 avril 1903.
2. Paul Claudel est alors âgé de trente-sept ans, André Gide de trente-six ans.
3. *Journal*, 17 mai 1905.
4. Cuverville, 25 septembre 1905.
5. 7 novembre 1905.
6. Expression employée par André Gide lui-même pour caractériser à la fois la violence des propos et la puissance physique de Paul Claudel.
7. *Journal*, 1er décembre 1905.

Extrait de la publication

quoi ne vous convertissez-vous pas? » André Gide ne peut répondre qu'en exprimant son désarroi devant une interrogation aussi précise et pressante. Et Paul Claudel, avant de le quitter, lui laisse l'adresse de son confesseur. Mais, dès le lendemain, conscient lui-même de l'apparente brutalité de ses exhortations en même temps que de l'insuffisance de son « éloquence », il écrit à André Gide pour s'excuser de lui avoir paru « un zélote et un fanatique [1] », tout en lui demandant de le prendre comme il est. A sa lettre il joint un cahier de citations tirées par lui des Écritures et conseille à son ami de le consulter. Dans son *Journal*, le 6 décembre 1905, André Gide relate tout au long l'entretien de la veille en exprimant un sentiment de malaise que, par lettre, le 8 décembre, il confesse à Paul Claudel, mais avec les ressources d'une subtilité qui, sans dénaturer la vérité, sait en rendre les traits plus aimables. Les deux écrivains se reverront deux fois encore à Paris, avant le départ de Paul Claudel dont le mariage précédera de quelques jours son embarquement pour l'Extrême Orient. Le consul a rédigé et fait imprimer un *Abrégé de toute la doctrine chrétienne* où se cristallisent, d'une manière méthodique, ses efforts de prosélytisme et qui doit compléter — ou compenser — l'effet de ses « lettres échauffées [2] ». Il ne manque pas d'en laisser un exemplaire entre les mains d'André Gide et, dans une dernière lettre avant la séparation, il se livre à une lucide critique de sa violence missionnaire, en adressant à celui qu'il veut persuader et redoute de heurter, un conseil qui, sous sa plume, ne peut s'empêcher de prendre l'allure d'un impératif : « Admettez dans votre cœur cette irruption du fait, faites place dans votre intelligence à d'immenses espaces déserts [3]. »

Plusieurs mois se passent sans que ni l'un ni l'autre des correspondants — comme gênés de reprendre à distance une discussion si véhémente — se sente l'envie de soulever les questions essentielles. André Gide, le premier, fait allusion aux « conversations » passées [4], mais pour s'excuser de n'avoir pas le cœur de les reprendre. Paul Claudel profite aussitôt de l'occasion qui lui est offerte de s'engager sur le terrain mouvant, mais c'est, à son tour, pour se reprocher d'avoir été « indiscret et maladroit », malgré « la conviction et le désir de bien faire » qui l'animaient [5]. Avec le recul du temps qu'accentue la distance, il apparaît clairement au consul que son intervention

1. Paris, 6 décembre 1905.
2. Selon sa propre expression. Lettre du 9 mars 1906.
3. Lyon, 14 mars 1906.
4. Paris, 7 novembre 1906.
5. Tientsin, Noël 1906.

Extrait de la publication

a été trop brusque, trop hâtive, mal adaptée à une sensibilité exceptionnellement raffinée qui exige des raffinements de stratégie pour se laisser séduire, même si le sens où l'on veut l'entraîner correspond à sa pente naturelle... L'impression, chez l'un d'avoir été violenté, chez l'autre d'avoir été violent, et chez tous les deux d'une exagération dans l'intimité de la pensée par rapport à celle du cœur, provoquera un raidissement mutuel qui se traduira en 1907 par des échanges de lettres constants mais consacrés à des questions d'ordre seulement littéraire. L'*Art poétique* de Paul Claudel est sous presse aux Editions du *Mercure de France*. André Gide ayant accepté d'en corriger les épreuves, les deux amis s'entretiennent de cette publication. Ils discutent aussi des mérites d'André Suarès dont l'inspiration tumultueuse les séduit ou les rebute pour des raisons particulières à chacun. En février 1908, Paul Claudel reçoit à Foutchéou le *Retour de l'Enfant prodigue* qu'André Gide lui envoie, non sans lui exprimer sa crainte de le choquer. Une telle appréhension est motivée par la réaction de Francis Jammes à la lecture de l'essai dans lequel on assiste à la reprise des relations de l'enfant prodigue avec les divers membres de sa famille. Successivement, le jeune homme assagi subit les questions de sa mère, de son père et de son frère aîné, ce qui permet à André Gide d'exhaler les divers sentiments — ceux de devoir et de fantaisie, ceux d'autorité et de révolte — entre lesquels il se sent partagé. Le dialogue qui clôture le recueil oppose le prodigue à son plus jeune frère et l'on sent bien qu'André Gide, à dessein, l'a placé comme une conclusion, en accordant ses faveurs à la solution dont il est l'expression imprévue, et fort peu évangélique : la raison a commandé au voyageur de regagner son foyer, mais un regret, dont aucun raisonnement ne vient à bout, subsiste en lui et le pousse à approuver son jeune frère tenté à son tour par la fuite et l'aventure : « Allons, embrasse-moi, mon jeune frère. Tu emportes tous mes espoirs. Sois fort, oublie-nous, oublie-moi. Puisses-tu ne pas revenir... » C'est cette phrase-clé qui a valu à André Gide une longue lettre de réprimande de la part de Francis Jammes [1]. Semblable réaction n'est pas pour surprendre l'auteur du *Retour de l'Enfant prodigue* dont le désir secret fut de la motiver. N'écrit-il pas à l'un de ses amis, quelques jours après s'être attiré les reproches de Francis Jammes :

« ...Peut-être ne savez-vous pas que Claudel, après avoir trouvé en Jammes une brebis facile à ramener au Seigneur,

1. Orthez, juin 1907. *Correspondance Francis Jammes-André Gide*, Gallimard, 1948.

a voulu m'entreprendre à mon tour. Cela s'appelle, n'est-ce pas, « convertir »? Il ne se dissimulait sans doute pas qu'avec mon hérédité et mon éducation protestante il n'avait pas tâche facile; n'importe, il s'obstina, encouragé jusqu'à l'excès par la très vive sympathie que je montrais pour son œuvre et par l'immense crédit dont en bénéficiait sa parole. Tant par lettres que par conversations nous allâmes fort loin... [...] ... Comprenant jusqu'au fond des moelles et l'intérêt du geste que Claudel et lui (Francis Jammes) souhaitaient me voir faire, et pourquoi je ne le faisais pas, et comment, si je l'avais fait, ce n'eût pu être qu'à la manière dont *mon* enfant prodigue rentra à la *maison* et pour aider à en sortir le petit frère, j'écrivis cette œuvre « de circonstance » où je mis tout mon cœur, mais aussi toute ma raison... [...] ... [1] »

La volonté de s'affirmer en opposition est nette, et la simple lecture de l'œuvre la laisse clairement apparaître. Francis Jammes ne s'y est pas trompé, mais sa riposte, au lieu de le rapprocher d'André Gide, l'en a éloigné. Quant à Paul Claudel, pour avoir parfaitement compris l'inefficacité, sinon la nocivité, des coups droits trop impétueux qui incitent l'adversaire à rompre, il répond à une attaque aussi subtile par une parade pleine de souplesse. Compliments sur le style, étonnement de savoir qu'on a pu craindre de le choquer, compréhension de l'état d'âme inquiet, voilà ce que, très cordialement, il exprime sans pour autant renoncer à dire ce qu'il pense, mais en enrobant sa façon de penser dans une telle façon de le dire que l'esprit le plus vite alarmé ne peut y trouver prétexte à se croire assiégé [2].

La publication, deux ans plus tard, d'un article d'André Gide sur Dostoïevsky est de nouveau l'occasion pour Paul Claudel d'aborder la question religieuse [3] et de se repentir, dans une lettre suivante, de s'être laissé aller à trop de prosélytisme : « J'ai toujours peur que vous n'interrompiez votre correspondance. Je ne puis plus mettre la main à du papier à lettres sans être victime d'une espèce d'intoxication lyrique qui me fait honte dès que j'ai collé le timbre-poste, et si mes lettres n'étaient pas si longues, je les recommencerais aussitôt [4]... »

André Gide n'est pas un bon correspondant. Il le reconnaît lui-même et l'explique : « Si je ne suis pas meilleur correspondant, c'est à cause du branle-bas que cause en moi chacune

1. Lettre à Christian Beck (Cuverville, 2 juillet 1907), communiquée par André Gide qui en a gardé le double.
2. Tientsin, 3 mars 1907.
3. Tientsin, 30 juillet 1908.
4. Tientsin, 4 août 1908.

de vos lettres et de l'affaire importante que ce serait pour moi que d'y répondre [1]. » Mais plus fort est son intérêt pour Paul Claudel que la crainte d'être circonvenu et il ajoute aussitôt : « N'imitez pas mon long silence. » On sent chez lui le double désir qui le tourmente : celui de ne pas perdre sa liberté d'esprit par la faute de son ami, et celui de ne pas perdre son ami par la faute de son goût pour la liberté. Au début de l'année 1909, il écrit à Paul Claudel afin de lui expliquer les raisons qui motivent la fondation de la *Nouvelle Revue Française*, à laquelle il lui demande de bien vouloir collaborer. La lettre est très longue. On y trouve seulement cinq lignes où transparaît la trame vitale de la correspondance : « Je pense à vous souvent, cher ami, car votre souvenir est lié à certaines très graves pensées vers quoi la pente naturelle de mon esprit et l'affreuse poussée du dehors me reportent sans cesse. Il me tarde extraordinairement de connaître vos nouveaux écrits [2]. » Et André Gide propose de s'occuper lui-même des diverses publications de Paul Claudel qui, en raison de son éloignement, ne peut exercer sur elles une surveillance efficace. De la sorte le lien sera maintenu sans que sa texture soit nécessairement faite des questions obsédantes.

La parution de la *Porte étroite* au printemps de l'année 1909 ne manque pas de provoquer les commentaires de Paul Claudel. Le ton de ces commentaires est très réservé. On y perçoit nettement l'effort d'objectivité. La manière courtoise de juger la religion protestante ressemble à la manière dont André Gide use d'ordinaire pour juger le catholicisme. La vie d'Alissa qui renonce au bonheur avec cette gratuité dans le bien, comparable, sur le plan rationnel, à la gratuité dans le mal dont Lafcadio donnera l'exemple [3], la volonté obstinée d'une piété débarrassée de tout désir de récompense, paraissent à Paul Claudel des sacrifices d'une utilité douteuse. Il semble qu'il lui brûle de dire : « Si Alissa avait été catholique, guidée par son sens de l'abnégation, elle serait entrée au couvent et son sacrifice, alors, aurait été utile. » Mais il évite les propos trop combattifs et, cette fois-ci, c'est André Gide qui vient le harceler dans ses retranchements en critiquant « l'état de repos » auquel incline le Catholicisme. La riposte est prompte et passionnée, mais elle peut l'être puisque par sa nature elle risque, non de choquer André Gide, mais de le séduire. L'affirmation que le Catholicisme est un combat perpétuel, qu'il ne laisse jamais en paix une parcelle pensante ou sensitive du pratiquant et que

1. Cuverville, 17 octobre 1908.
2. 9 janvier 1909.
3. Dans *Les Caves du Vatican*.

la vérité est le plus sûr aiguillon pour se perfectionner, peut-elle ne pas émouvoir une âme à qui la stabilité — quel qu'en soit le motif — se révèle à la longue un état de tourment [1]?

L'automne 1909 voit revenir en France le consul qui, abandonnant définitivement la Chine, est nommé au consulat de Prague. En novembre, après avoir été reçu chez André Gide, il invite celui-ci à dîner en compagnie de Charles-Louis Philippe. L'auteur de *Bubu de Montparnasse* intéresse Paul Claudel auquel ses généreux appétits d'évangélisation dictent parfois des rapprochements imprévus. Philippe porte en lui une fière inquiétude à l'affût d'un répit dont son orgueil n'ait pas trop à souffrir; et, dans le sillage de Paul Claudel, derrière ce vaisseau de haut bord qui fend et pourfend la traîtrise des lames de fond, il espère trouver enfin le cheminement plein de sécurité que la conscience de sa fragilité lui fait tellement désirer.

A l'issue de ce repas qui a réuni les trois écrivains, André Gide note dans son *Journal* [2] : « Beaucoup à dire, mais pas le temps. » Il est aisé d'imaginer la haute tenue de la conversation entre ces hommes, dont l'un, nanti de sa foi, aspire à la communiquer, et dont les deux autres, assoiffés, semblent se pencher sur une source profonde en craignant que le geste — si facile à faire — pour s'y désaltérer ne se termine en noyade.

A peine un mois s'est-il écoulé depuis cette entrevue que l'un des trois convives est mort, sans avoir eu le temps de donner une réponse terrestre à son angoisse. Paul Claudel se reproche aussitôt de n'avoir pas agi à l'égard de Philippe avec assez de zèle, et dans une lettre à André Gide il n'hésite pas à manifester son regret, non plus, comme un an auparavant, d'être brutal par excès de prosélytisme, mais de manquer d'ardeur à convertir : « Je me reproche de n'être pas assez fanatique et prédicant. Mais le bien-être nous endort et l'art nous ôte le sentiment de la pathétique réalité des choses [3]! » Adresser cette profession de foi à André Gide, c'est lui rappeler sa précarité et la nécessité pour lui de ne pas agir vis-à-vis de l'éternité comme s'il était lui-même éternel dans une enveloppe terrestre, c'est en somme faire acte de prédicant. Mais André Gide, que la mort de son ami Philippe a bouleversé, interprète cette leçon comme elle doit l'être, il y voit un élan de charité fraternelle. Il répond aussitôt à Paul Claudel en lui copiant le texte d'une lettre qu'a inspirée à Philippe la lecture du *Retour de l'Enfant prodigue* [4]. Cette lettre le blâme sans ména-

1. Tientsin, 8 juillet 1909.
2. Mardi 9 novembre 1909.
3. Prague, 27 décembre 1909.
4. Paris, début de janvier 1910.

Extrait de la publication

gement d'avoir mis trop de talent à défendre la cause spécieuse de l'évasion, alors que tant de joies sûres sont réservées à l'homme qui sait ne pas quitter la maison ou qui, après une fugue, a le courage d'y rentrer.

L'expédition d'une telle missive correspond à livrer à un adversaire des arguments supplémentaires contre soi-même, mais le geste est sans danger, car si André Gide donne spontanément des armes à Paul Claudel, il ne consent pas à engager le combat et se contente d'accompagner son envoi de cette simple remarque : « Je ne doute pas que cette lettre n'augmente vos regrets de ne lui avoir pas parlé davantage », remarque qui, par son ton de constatation extérieure au débat, témoigne d'une froideur voulue plus difficile à contrebattre que l'hostilité.

Quelques jours plus tard, Paul Claudel, sans esquisser la moindre allusion à la lettre de Philippe, félicite André Gide d'avoir courageusement protesté contre l'idéal de « haute politique » au nom duquel une certaine presse monarchiste excuse, ou pire, justifie les massacres de la Saint-Barthélemy [1]. En l'occurrence, l'écrivain catholique prend à son tour la défense des protestants persécutés et touche directement le cœur d'André Gide parce qu'il lui fait sentir, avec beaucoup plus d'efficacité que ne l'ont fait ses plaidoyers pour le dogme catholique, la présence du ciment qui les unit, comme deux pierres différentes dans le même édifice chrétien. Deux mois plus tard, en mars 1910, Paul Claudel a de nouveau l'occasion de féliciter André Gide qui, dans la *Nouvelle Revue Française*, vient d'entreprendre une campagne contre le rationalisme railleur et stérile de Rémy de Gourmont :

« ...Je trouve chez M. de Gourmont cette fatale propension à taxer (comme Voltaire) de sottise ou d'hypocrisie tout ce qui témoigne admiration, vénération ou piété... [...] ... M. de Gourmont, à l'instar de l'encyclopédiste, ne comprend pas, n'admet pas, ne veut pas admettre que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre pensée, toute la sottise du côté de la religion... La haine de la pudeur (qu'il appelle invention chrétienne) lui a enseigné la haine du Christianisme. La haine du Christianisme lui a enseigné l'amour de la Science. Mais je le soupçonne fort de n'aimer tant la Science que pour détester mieux la religion... [...] ... Non, non, vous le savez tout comme moi, Rémy de Gourmont, les religions ne sont point « laides » ni « sottes », mais bien ce qu'on en fait parfois, et surtout ce que vous en faites [2]. »

1. Prague, 15 janvier 1910.
2. *A propos du « Dialogue des Amateurs » de Rémy de Gourmont. Nouvelle Revue Française* du 1er avril 1910.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PAUL CLAUDEL
ANDRÉ GIDE

Correspondance

1899-1926

« Sans doute est-ce la première fois que deux écrivains – et qui plus est, deux écrivains d'une renommée prestigieuse – acceptent de laisser publier de leur vivant la correspondance qu'ils ont échangée. Certains esprits critiques pourraient voir dans ce consentement la manifestation d'un désir où la pudeur ne trouverait pas son compte en face d'une impatience mal contenue. Mais ce serait expliquer à la légère les mobiles d'une grave confrontation qui, pour être comprise, exige tout le poids de la plus objective attention.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un long échange de missives au cours duquel les correspondants ont reflété les fluctuations de leur vie matérielle et morale. Toutes les correspondances nous offrent des lettres-miroirs. Celle que nous publions aujourd'hui propose davantage : des lettres-bornes, des lettres qui jalonnent un itinéraire en précisant des lieux et des distances, des lettres qu'il faut lire non seulement entre les lignes dont elles sont tissées, mais dans les intervalles qui les séparent, des lettres irradiantes autant par tout ce qu'elles disent que par tout ce qu'elles taisent, des lettres enfin où s'élabore, grâce à un jeu constant d'oppositions et d'attirances, de réticence et de franchise, la progression divergente de deux consciences vers ce que chacune croit être son progrès. »

ROBERT MALLET (1949)

49-XII A 21532 ISBN 2-07-021532-6

9 782070 215324

Extrait de la publication